

Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques*

Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. Le social et le politique, 2017, 150 pages

Stéphane Héas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11644>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11644](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11644)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 401-403

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphane Héas, « Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11644> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11644>

Tous droits réservés

Lemaire, dir., Paris, Éd. La Découverte, 2005), suscités, comme lui, par le contexte politique français et les positions de ses auteurs. Le déclencheur n'est plus cette fois ni la loi sur la colonisation ni la révolte des banlieues mais d'une part la montée des extrémismes, en particulier l'islamisme et la déclaration présidentielle « nous sommes en guerre » qu'il suscita et d'autre part le succès populaire du Front national (FN), de ses thèmes et de son langage. Les 22 co-auteurs, juristes, historiens, politologues, sociologues, écrivains, proposent en une « mosaïque d'analyses » (p. 21) leur point de vue sur les raisons qui pourraient expliquer la situation conflictuelle contemporaine. Ils affichent dans l'introduction l'objectif ambitieux de « comprendre la montée des populismes et des extrémismes » pour « appréhender la complexité du temps » (p. 10).

Les chapitres sont organisés autour des questions qui déclenchent les polémiques : le retour de la thématique de la race, les limites du modèle intégrateur, le populisme, l'antisémitisme, la peur de l'islam, les revendications des Noirs, la place du passé colonial, les diverses formes de rejet de l'« Autre », le FN. Le choix des sujets semble être dicté plus par les discours politiques, qui sont abondamment cités en première partie des articles, que par une approche globale et distanciée de la société française et des crises qu'elle traverse. Les auteurs, sur la défensive, répondent, parfois en se répétant, aux arguments des idéologies qu'ils combattent et ainsi en réaction, se laissent malgré eux enfermer dans ces « schèmes de pensée de l'extrême-droite » (p. 155).

L'ouvrage est donc davantage un traité circonstancié engagé qu'un travail scientifique. L'absence d'enquêtes, la méconnaissance de l'islam et de ses thuriféraires, les intempestives et redondantes comparaisons avec les années 30 (p. 56, 79, 85, 207) ou le rapprochement d'événements différents intégrés à un « temps long » (p. 41), les attaques de certains chercheurs (Hugues Lagrange, les déclinistes p. 198, Hubert Bonisseur qualifié de « merveilleux crétin », p. 259) ou écrivains (Boualem Sansal), l'emploi de termes tels que « néoréactionnaires » (p. 55, 151, 208), « nazification » (p. 213) ou « lepénisation de l'espace discursif » (p. 19) et « assignation identitaire » (p. 231), l'assimilation du terrorisme à une « crise postcoloniale » (p. 169), de l'immigration à la colonisation ou le rapprochement des termes « tourner la page » et « faire table rase » à propos du passé colonial (p. 114), tout cela laisse le chercheur rigoureux pantois. La « complexité du temps » s'en trouve en effet réduite mais au prix de la disparition, par exemple, de l'immigration non postcoloniale, des théories islamistes, de l'affaiblissement économique de certaines catégories françaises, du

volet spirituel de la question, de la géostratégie, des réfugiés, des autres pays (qui n'eurent pas d'Empire au Sud) confrontés aux mêmes questions, tous points étudiés par ailleurs par des chercheurs soucieux des mêmes questions. L'approche strictement hexagonale de questions et de dérives qui ne le sont pas, la fixation sur « la » colonisation comme source des maux présents et l'aveu de ses injustices comme principale voie d'apaisement social paraissent des choix partagés par des auteurs qui semblent avant tout en campagne. Restent la nostalgie d'une intégration facile, la défense d'un Progrès matériel associé au bonheur au nom duquel il faut « combattre » (p. 208) les déclinistes, un appel à la réécriture de l'Histoire du ^{xx}e siècle pour offrir à la France un « métarécit humaniste » (p. 258). Comme dans le volume de 2005.

Dominique Ranaivoson

*Écritures, université de Lorraine, F-57000
dominique.ranaivoson@univ-lorraine.fr*

Philippe COMBESSIE, dir., Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques

Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. Le social et le politique, 2017, 150 pages

Cet ouvrage collectif rassemble dix auteurs pour neuf contributions. Comme une partie du titre l'indique, il vise à interroger le rapport au corps de chacun « saisi dans des injonctions souvent contradictoires : individualisation croissante d'un côté, tendance à l'uniformisation de l'autre » (quatrième de couverture). Il s'agit en somme d'une réflexion sur le corps miroir de nos (conditions de) vies actuelles. À partir de terrains variés, une question transversale sourd articulant l'autre partie du titre, la place contemporaine du péril corporel : « Est-on jamais vraiment préparé à découvrir les souffrances humaines ? » (p. 37). Cette entame est généreuse et même courageuse tant le contexte contemporain semble envahi de douleurs, de souffrances, de carnages, voire de scandales sanitaires. À quelles situations les socio-anthropologues se confrontent-ils/elles ?

Philippe Combessie (pp. 9-20) introduit le propos à partir de la référence maussienne des techniques du corps, et notamment de l'apprentissage de la nage par un plongeon brutal dans le « bain », allégorie ici de la confrontation des sciences sociales à des corps, et plus largement à des vies humaines en péril. Car les terrains investigués concernent des « situations le plus souvent perçues comme délicates, inconfortables ou pénibles » (p. 20) : handicap, maladie, mort. Philippe Combessie rappelle l'intérêt de questionner d'une manière socio-anthropologique le corps, et le développement même

de cette problématique ces dernières décennies même si elle se conduit à la marge de nombreuses disciplines et a provoqué des confrontations entre approches théoriques, voire entre chercheurs.

Lucie Nayak (pp. 21-38) présente une typologie des sexualités de personnes en situation de handicap mental vivant en institution spécialisée. Au-delà des représentations stigmatisantes de personnes asexuées vs. à la sexualité débridée, l'auteure en s'appuyant largement sur Robert K. Merton indique leurs manières de s'adapter à l'injonction de la « santé sexuelle », prônée sur les terrains (48 entretiens réalisés en France et en Suisse, plus des entretiens avec des parents, des éducateurs, des assistants sexuels). Pour un tiers, la « sexualité écartée » (p. 23) renvoie à un abandon des injonctions, en raison d'une vie en institution qui a largement bridé la sexualité jusqu'à peu. Ce repli sur soi est vécu comme un échec par les encadrants, soucieux de se conformer au projet d'établissement. La « sexualité conformiste normalisante » valide pour la moitié des personnes l'installation dans le cadre institutionnel au sens goffmanien : les personnes vivent/jouent au couple. La « sexualité revendicative », elle, reste minoritaire ; le papillonnage sexuel de ces « rebelles » mertonniens est stigmatisé *intra-muros*. Une frange adopte une « sexualité alternative », parfois avec des accents poétiques et imaginatifs intéressants (« faire l'amour » revient pour un couple à s'enrubanner de foulards sans même un toucher de peau à peau). Cette innovation n'est pas pensée comme telle mais plutôt comme un indicateur supplémentaire de handicap... preuve que le cadre institutionnel conforme, voire déforme les regards sur ces comportements. Le déterminisme institutionnel agit à plein et « conditionne les modalités de leur vie sexuelle » (p. 34)... tout en omettant l'histoire même des personnes qui pour certaines ont été abusées, par conséquent ont de bonnes raisons de résister à l'injonction des pratiques sexuelles.

Catherine Deschamps (pp. 39-54), elle, analyse les angles morts de la prévention des risques de conversion sérologique au virus de l'immunodéficience humaine (VIH), ou bien des risques routiers qui lui servent de point d'appui. Elle observe une sous-évaluation des transmissions de virus pour les soignants et des formes d'omerta de la part des bénévoles ou salariés séropositifs des associations de lutte contre le sida. Ces méconnaissances et « secrets partagés » participent à la dynamique et complexifient les usages et les représentations mêmes des sexualités préconisées et exprimées, *a fortiori* préconisables et exprimables. Si la fellation sans préservatif est

questionnée et parfois évoquée, ce n'est pas le cas du cunnilingus par exemple. Les conséquences de ces actes sexuels gagneraient à être prévenues par des messages diversifiés : la mort dont le spectre s'évanouit n'est pas le seul horizon, par contre les incapacités, les entraves, les effets secondaires des traitements gagneraient à être davantage soulignés.

« Se protéger mais de quoi ? » est aussi en jeu dans le cas de l'*escorting* masculin via internet, objet de Vicent Rubio (pp. 55-70). L'invisibilisation urbaine de la prostitution ces dernières années est en lien avec le nouveau cadre légal et policier, mais aussi avec l'usage internetique pour se contacter ; « se choisir » et... « conclure » pour reprendre une expression humoristique en France. Les *escorts* masculins (n=36) sont intégrés socialement. Avec une mise à distance de la prostitution de rue, tout se passe comme s'ils mettaient en place un cadre permettant de choisir leurs clients ou d'avoir le sentiment de le faire. Les prises de rendez-vous sont l'objet d'une temporalité et d'une attention réduisant les mauvaises rencontres/surprises. Ils veulent au maximum écarter la mise à disposition de leur corps, et désirent rester les maîtres de ce jeu sexuel tarifié. La douche avant et après la passe et l'usage systématique du préservatif sont censés purifier (de) ces relations sexuelles. Le « *social time* » qui consiste à discuter avec le client « présenté comme un souci de l'autre [...] apparaît tout autant [...] comme un souci de soi, celui de l'escort » (p. 69).

Clément Méric (pp. 71-88) s'attelle à comprendre l'impact du cancer testiculaire sur la sexualité et le genre masculin (n=34). Les modifications de la sexualité, notamment de l'éjaculation, à la suite des traitements, voire de l'ablation des testicules, sont scrutées. Ne plus éjaculer de la même manière, ne plus avoir de testicules, impactent différemment les personnes suivant leur âge, leur statut conjugal et parental. Les stratégies de dissimulation sont légion : taire le traitement, voire l'opération, attribuer la cicatrice à une autre intervention chirurgicale, etc. La fonction vitale est le plus souvent atteinte, parfois concrètement dans le corps réduit, toujours symboliquement à l'encontre des « bijoux de famille » atteints, souvent extraits...

Être soigné lorsque son activité professionnelle est justement le soin est l'objet d'étude d'Anne Vega et Guillaume Coindard (pp. 89-100). Ce terrain convoque la question actuelle de la parole, écoutée ou non, « des "patients experts" au sein d'une "démocratie sanitaire" » (p. 90). Les doléances des patients (soignants professionnels) concernent sans surprise « la segmentation de l'information et de la prise en

charge » (p. 92). Le travail médical collectif en dehors des prés carrés spécialisés n'est pas si courant. Il n'est pas dans les textes, ni dans les formations médicales, comment le serait-il dans les pratiques soignantes par la suite ? Sociologiquement, les patients-soignants du corpus (n=50) ne revendiquent jamais la position de patient-expert. Le poids de la structure hospitalière se retrouve dans les soins de jour et/ou ambulatoires : « On attend toujours du patient qu'il se comporte comme lors d'une hospitalisation classique, i.e. qu'il soit disponible et se plie à l'organisation » (p. 95). Les patients demeurent des acteurs secondaires, des « intermittents du système de soin » pour reprendre l'heureuse expression de Isabelle Baszanger.

Pour sa part, Guillaume Brie (pp. 101-116) précise comment le capital culturel des pédophiles intervient dans leurs expériences de prise en charge médicale. Écouter des émissions sur des chaînes de radio comme France Culture – *La tête au carré*, *Des papous dans la tête* (sic) – devient l'indicateur ciblé des vies pédophiles conduisant à un schéma distinguant quatre types de coopération ou non au traitement. Les rapports au soin sont, là aussi, socialement différenciés. L'adoption du rôle du malade, premier type, incarne la condamnation : la piqure d'anti-androgène le confirme chaque mois. Le second rassemble les pédophiles qui adhèrent au travail introspectif du suivi psychiatrique ou psychologique où il s'agit de « dire et se dire "qui" on est » (p. 108). La résignation apprise de la responsabilité individuelle est le type le plus délicat à interpréter – selon nous – dans la mesure où l'auteur y adjoint aussi la notion de fatalité. Difficile de se sentir responsable si les actes relèvent d'un *fatum*... Enfin, les pédophiles les plus « armés » culturellement ou bien en termes de diplômes adoptent un discours (si ce n'est des actes) de résistance à la condamnation, et pour tout dire à l'ordre moral contemporain. L'éloquence et ces compétences rédactionnelles sont perçues largement comme dangereuses et mobilisent le spectre du condamné manipulateur.

Le poids sur la balance est scruté comme élément significatif de la réclusion pénitentiaire par Lara Mahi (pp. 117-130). Ce micro-comportement convoque une nouvelle version de *Surveiller et punir*, rien moins. Cette mesure du poids par le détenu devient une activité symbolique forte. Elle permet au détenu de mesurer l'impact en quelque sorte de sa peine carcérale sur lui-même. Prendre du poids ou en perdre scande le séjour. Les recettes pour limiter la prise de poids ou au contraire l'augmenter circulent à coup de « vitamines », de « Yop » (p. 128)... pour en rester aux produits licites seulement évoqués dans ce chapitre.

Les discours santéistes traversent les murs des prisons et y sont mobilisés d'une manière spécifique tout en révélant le temps carcéral vécu, plus ou moins bien, à même la masse du corps des détenus.

Le dernier chapitre ethnographie les stratégies étudiantes pour gérer le risque de dépersonnalisation lors des travaux pratiques d'anatomie. Julien Bernard (pp. 131-146) mobilise Norbert Elias et sa grille de l'engagement et de la distanciation pour mieux comprendre ce qui se joue face aux cadavres donnés à la science médicale. Cette étape de socialisation professionnelle articule « abstraction et ritualisme ». Le contact direct aux corps morts est modulé par l'anonymisation des cadavres, le respect qui leur est dû. Ce processus de dépersonnalisation reste inachevé et sans doute inachevable. Un étudiant précise l'intérêt du « champ sur la tête » : « Si tu vois la tête, ça reste une personne, alors que là tu dépersonnifies » (*dixit*). La réification du cadavre est valorisée par les enseignants soulignant l'intérêt de « considérer le corps comme un livre d'anatomie en 3D ». À l'ère des bases de données internétiques le don du corps à la science doit être valorisé pour légitimer le découpage néophyte des cadavres. Cette action de découpe anatomique est ainsi « collectivement pensée et régulée » pour amortir le choc de ce corps miroir en péril...

L'ouvrage offre une collection d'analyses de terrains intéressants. Les auteurs mobilisés sont des plus classiques (Robert K. Merton, Michel Foucault, Mary Douglas, Erving Goffman, David Le Breton, Jean-Claude Kaufmann). Cet éventail n'est pas si courant, et indique sous des contours fortement déterministes, une volonté complémentariste, voire œcuménique... hier encore largement décriée. Il permet de mesurer les enjeux de (re)connaissance, de désirabilité, de pouvoir, etc., autour des êtres humains dans leurs relations les plus chamelles, les plus confondantes finalement.

Stéphane Héas

VIPS², Crape, université Rennes 2, F-35000
stephane.heas@univ-rennes2.fr

Guillaume COURT, Julie GERVAIS, dirs, *Le Lobbying électoral. Groupes en campagne présidentielle (2012)*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Espaces politiques, 2016, 268 pages

Cet ouvrage traite d'un sujet peu abordé, le lobbying électoral des groupes d'intérêt, étudié ici durant la campagne présidentielle française de 2012, moment « d'engorgement » ou chaque groupe cherche à agir. Généralement invisibles pour les médias, et donc pour